

Penser autrement les animaux

Éric Baratay

Éric Baratay est historien et professeur d'histoire contemporaine à l'université Lyon-III. Il est l'un des grands spécialistes français de l'histoire des relations entre les hommes et les animaux pendant l'époque moderne et contemporaine. Ses nombreuses publications – par exemple, *L'église et l'animal* (1996), *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition* (2003), *Le point de vue animal, une autre version de l'histoire* (2012), ou encore, en collaboration avec Élisabet Hardouin-Fougier, *La Corrida* (1995) et *Zoos, histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe – XXe)* (1998) – s'intéressent aux vécus, ressentis et comportements des animaux et cherchent à construire une histoire animale. Il est membre sénior de l'Institut Universitaire de France et il a reçu le Prix de l'Académie des sciences morales et politiques pour son ouvrage *Le Père Joseph Rey (1798 – 1874) serviteur de l'enfance défavorisée [...] (1997)*, et le Prix Jacques-Lacroix de l'Académie française en 2014 pour *Bêtes des tranchées, des vécus oubliés*.

La conversion récente des éthologues, et avec eux de philosophes, d'anthropologues, d'historiens, de juristes à l'intelligence, la conscience, l'individualité, la personnalité, etc., des animaux¹ est accompagnée en arrière-plan d'un changement très important de conception du monde, rarement réfléchi.

Prenons un peu de recul sur les découvertes des quarante dernières années. Pour se mettre à penser la spécificité des espèces et des individus, ou des notions telles que la conscience, l'intelligence, les émotions, il a fallu, et il faut encore peu à peu désanthropiser ces concepts. Pour cela, il est nécessaire de sortir d'une vision du monde où l'on avait placé l'homme au centre en l'instituant mesure du monde, comme le concrétise et l'illustre le célèbre dessin de Léonard de Vinci, intitulé ensuite *L'homme de Vitruve* : l'humain est au centre du monde, au centre de tout, au centre de la mesure et de la représentation du monde². Avec ce bel anthropocentrisme, qui ne date pas de Léonard mais au moins des philosophes grecs antiques, les Occidentaux ont confondu, souvent sans le penser, tellement cela a paru normal, en fait d'une manière naïve et puérile quand on prend conscience de cela, la version humaine de l'intelligence, de la raison, de la conscience, avec La Définition de l'Intelligence, de la Raison, de la Conscience. Muni de ces définitions anthropocentriques, on a pu longtemps affirmer, et le soutenir encore, que les animaux n'ont pas d'intelligence, de raison, de conscience, d'émotion³.

Il faut abandonner ces définitions humaines des concepts et tendre vers des définitions adaptées aux animaux ou plus précisément aux espèces à étudier, donc les adapter aux chiens, aux chats, aux chevaux, pour ne nommer qu'eux, car la définition humaine de l'intelligence ne peut pas s'appliquer à eux. Ce serait se demander s'ils sont humains ! Les éthologues l'essaient petit à petit, avec l'espèce que chacun étudie, mais il est nécessaire de le penser d'une manière élargie, de

généraliser le processus. Il s'agit de monter ces concepts en généralité, en abstraction, pour se dégager de leur définition humaine, pour forger une acception plus générale et pouvoir ensuite la décliner, la spécifier espèce après espèce. Les Occidentaux l'ont fait pour beaucoup d'aspects physiques comme la respiration. Il ne choque plus personne d'affirmer que les plantes respirent alors que d'aucuns soutenaient encore au XIX^e siècle qu'il s'agissait d'un privilège des animaux. En fait, la définition de la respiration a été sortie de sa version animale (nécessitant orifice, poumon, branchies, etc.) et montée en généralité, au niveau des échanges chimiques, ce qui a permis d'affirmer et prouver que les plantes respirent⁴. Les Occidentaux sont beaucoup plus réticents à faire cela pour les facultés mentales parce qu'elles servent encore à prévaloir l'humain face à *l'animal*. C'est pourtant ce chemin qu'il faut prendre et que les éthologues empruntent peu à peu. Ils l'ont suivi pour l'intelligence en la définissant d'une manière générale en tant que capacité à s'adapter à l'environnement changeant. Cette acception a permis de reconnaître que beaucoup d'espèces sont intelligentes à leurs manières, qu'il n'y a pas une intelligence (sous-entendue définie selon l'humain) mais des intelligences (selon les espèces)⁵.

Cette montée en généralité n'est pas aisée tellement les Occidentaux sont engoncés dans le modèle antique de l'homme centre, sommet, référence du monde et de la différence radicale avec *l'animal* qui fait définir celui-ci par la privation. Il n'a pas le langage, l'intelligence, les émotions, la souffrance, etc. En poussant cela, on a pu sérieusement prétendre que *l'animal* n'est qu'une machine mécanique, pour les cartésiens, ou biologique pour les éthologues béhavioristes et classiques. Cela a toujours très bien été reçu parce que cela permet évidemment de proclamer une très grande différence entre l'homme et le monde animal. Cette pensée est toujours enkystée chez nombre de scientifiques, à tel point que beaucoup préfèrent encore parler à propos des animaux de cognition plutôt que d'intelligence réservée à l'humain, de communication plutôt que de langage, de douleur plutôt que de souffrance, et ainsi de suite⁶. Et tous les débats des dernières décennies sur les intelligences, consciences, cultures et émotions animales sont issus du fait que les réticents véhiculaient des définitions humaines de ces capacités et refusaient donc celles-ci aux animaux.

Cela vient du fait que les Occidentaux véhiculent encore très majoritairement une conception du monde des animaux vieille de 2500 ans, construite dans des cités grecques qu'on dit créatrices de la démocratie mais qui étaient en réalité très hiérarchisées et ethnocentriques, affirmant de fortes différences entre les hommes et les femmes, les libres et les esclaves, les Grecs et les barbares ; et aussi les humains et les animaux⁷. Théorisée par des philosophes antiques, reprise par le christianisme majoritaire, dès les Pères de l'Église qui ont eu besoin de philosophies, grecques en l'occurrence, pour interpréter des versets bibliques souvent elliptiques ou contradictoires, enfin infusée dans la philosophie et la science occidentales, cette représentation imagine le monde animal comme une pyramide, avec les bêtes pensées rudimentaires à la base, puis des animaux jugés de plus en plus complexes (mais pas trop !) et de moins en moins nombreux d'un étage l'autre et enfin, au sommet... l'homme, proclamé le plus abouti⁸ ! Ce schéma est devenu tellement naturel que les Occidentaux l'ont conservé avec l'évolutionnisme, n'ajoutant qu'une dimension temporelle, des plus anciens au plus récent, ce qui a fait croire que l'homme descendait du chimpanzé de l'étage en dessous. En se plaçant au sommet de la pyramide, l'humain peut penser qu'il possède les facultés les plus abouties, des facultés absolues. Donc il incarne littéralement l'Intelligence, le Langage, la Conscience, l'Individualité, la Personnalité. Il semble alors logique de les définir à son niveau puis d'examiner ensuite si elles existent en dessous.

Comme cette vision du monde persuade aussi que les choses se dégradent en descendant, il semble évident de ne pas trouver ces capacités. Il n'y a plus que de l'instinct, une pulsion, des essais tâtonnants, etc. Et cette vision du monde suggère, confirme, impose donc l'idée d'une privation croissante chez les animaux en descendant marche après marche⁹.

Cette conception pyramidale n'a jamais été prouvée scientifiquement. Elle n'est qu'une construction philosophique, devenue culturelle, et même idéologique et politique car elle sert et justifie les intérêts des humains, leurs prétentions sur les animaux. Surtout, elle est depuis peu infirmée par la science, sous l'impulsion de la génétique, qui propose un autre schéma représentatif, celui de l'arborescence¹⁰. À partir du dernier ancêtre commun universel, les espèces, dont l'humaine, ont évolué de différentes manières, dans tous les sens, en groupes sur des branches communes puis individuellement sur des tiges particulières. Avec ce nouveau schéma — fondé celui-ci ! — il devient naïf et absurde de penser les autres espèces avec des définitions humaines des capacités alors que l'humain n'est que sur une branche parmi d'autres et non plus sommet du monde, mesure du monde. Il devient au contraire logique de monter ces définitions en généralité pour ensuite les spécifier comme il a été dit plus haut. L'arborescence a aussi l'intérêt de délaïsser la hiérarchie, sans nier le propre de l'homme, chaque espèce ayant le sien, et de faire s'intéresser non pas à ce que les autres n'auraient pas par rapport à l'humain mais à l'originalité et à la richesse de chaque espèce. Avec ce schéma, il devient obligatoire de penser non pas l'Intelligence, le Langage, la Personnalité, mais les intelligences, langages, personnalités spécifiques d'espèces très diverses, et à les penser de manières différentes que pour l'humain. •

¹ Christin Yves, *L'animal est-il une personne ?*, Paris, Champs, 2011.

² Chauveau Sophie, *Léonard de Vinci*, Paris, Folio, 2008 ; Martin Clayton, Ron Philo, *Léonard de Vinci : Anatomiste*, Arles, Actes Sud, 2019

³ Filloux Jean-Claude, *Psychologie des animaux*, Paris, PUF, 1950.

⁴ Lambert Hans, Ribas-Carbo Miquel (ed.), *Plant Respiration. From Cell to Ecosystem*, New York, Springer, 2005.

⁵ Godfrey-Smith Peter, *Le prince des profondeurs. L'intelligence exceptionnelle des poulpes*, Paris, Flammarion, 2018.

⁶ Vauclair Jacques, *L'intelligence de l'animal*, Paris, Points, 2017.

⁷ Robineau Jean-Manuel, *Les cités grecques. Essai d'histoire sociale*, Paris, PUF, 2015.

⁸ Baratay Éric, *Portraits d'animaux. Les planches du dictionnaire d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny*, Lyon, Fage, 2007.

⁹ Meyer Jean-Marie, *Nous sommes des animaux, mais on n'est pas des bêtes*, Paris, Presses de la Renaissance, 2007 ; Étienne Bimbenet Étienne, *Le complexe des trois singes. Essai sur l'animalité humaine*, Paris, Seuil, 2017 ; Digard Jean-Pierre, *L'animalisme est un anti-humanisme*, Paris, CNRS Éditions, 2018 ; Braunstein Jean François, *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*, Paris, Grasset, 2018.

Lecointre Guillaume, Le Guyader Hervé, *Classification phylogénétique du vivant*, Paris, Belin, 2006 ; voir la représentation sur le site de l'ENS Lyon : <http://planet-terre.ens-lyon.fr/planetterre/objets/Images/Img492/492-arbre-phylogenetique-03.jpg>